

RÉPONSE
A LA LETTRE

ADRESSÉE LE 5 FÉVRIER 1832

PAR M. DE POTTER

A S. M. LÉOPOLD I^{er}, ROI DES BELGES,

PRÉCÉDÉE DE LA SUSDITE

LETTRE DE M. DE POTTER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

D'UNE ODE AU ROI DES BELGES.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

—
1832.

LA MATHÉMATIQUE

PAR M. DE POTTER

LETTRE DE M. DE POTTER

À M. DE BRUGES

POLVAIX

chez VANMONTGIE ET VANBRUNSE

1752

LETTRE

A LÉOPOLD I^{er}, ROI DES BELGES,

PAR M. DE POTTER.

SIRE,

J'ai écrit, dans le temps, plusieurs lettres au roi Guillaume, votre prédécesseur, toujours aux époques que ses fautes rendaient les plus critiques, je cherchais à lui signaler ses fautes, à le rappeler à la raison, et je lui prédisais que, s'il continuait à heurter, comme il avait fait jusqu'alors, la vérité et la justice, son règne ne serait pas de longue durée.

Je crois le moment actuel plus critique encore, pour la Belgique comme pour l'Europe tout entière, que ne l'a été aucun de ceux des quinze dernières années qui ont hâté l'explosion de juillet.

Pourquoi hésiterais-je à le dire, et à le dire tout haut? Et pourquoi ne vous le dirais-je pas de préférence, à vous, qui avez accepté une si large part de solidarité dans le grand drame social dont le dénouement semble approcher à grands pas? vous êtes sur le trône, il est vrai, et je suis sans patrie, mais qu'importe?

Je ne vous donnerai pas de conseils, comme je faisais à Guillaume de Hollande: il n'y en a qu'un seul qu'il vous convienne de suivre, et celui-là il serait inutile de le développer; dans l'étrange position où vous êtes, vous devez sentir mieux que personne en quoi il consiste, et la sagesse qu'il y aurait à vous y conformer au plus tôt.

Et puis, je voulais réellement empêcher la chute de l'ex-roi des Pays-Bas. Avant la révolution, deux choses devaient concourir à préparer la liberté future, c'est-à-dire le bonheur durable de la Belgique : il fallait que le gouvernement hollandais continuât à y faire de l'arbitraire, et que les Belges apprissent chaque jour à mieux résister à l'oppression. Mes moyens pour atteindre ce but, auquel je me sacrifiai tout entier, c'était de l'opposition constitutionnelle, persévéramment soutenue pendant bien du temps encore. A une révolution de la nature de celle qui renversa bientôt après la dynastie des Nassau, je n'y songeais pas le moins du monde. Je la prévoyais, il est vrai, à une époque indéfiniment éloignée ; mais, je l'avoue volontiers, la chose dépendant de moi, je n'aurais rien fait pour avancer d'un instant cette époque. Si je l'avais su si imminente, j'aurais tremblé pour le peuple qui, parce qu'il bégayait le mot de *liberté*, se croyait digne d'être libre, et dont, on pouvait aisément le prédire, les efforts héroïques, mais nullement raisonnés, n'aboutiraient qu'à chasser l'ancien maître pour le remplacer par n'importe quel maître nouveau, qui aurait consenti à recevoir son hommage et ses sermens.

Les ennemis de Guillaume en Belgique étaient nombreux et acharnés ; mais quels étaient les motifs de cette haine ? Chez les nobles, le dépit de ce que leur servilité avait été dédaignée, et la servilité d'autres valets de cour préférée à la leur ; chez les prêtres, la crainte d'une secte dominante et intolérante ; chez les hommes ambitieux et avides, la certitude de ne pouvoir arracher aux Hollandais le monopole des faveurs royales ; chez les masses, un instinct aveugle d'aversion contre un autre peuple présomptueux et arrogant. De véritable amour de la liberté, de cet amour désintéressé et pur de tout mobile personnel, on n'en voyait encore nulle part : mais grâce au système d'oppression générale sous lequel on gémissait, la liberté, qui déjà était dans toutes les bouches, serait à la fin descendue dans tous les cœurs.

Il fallait lui laisser le temps d'y prendre racine.

Alors on n'aurait pas été affligé par le spectacle honteux de grands seigneurs convertis fraîchement au libéralisme, parce

que Guillaume les avait exclus de ses antichambres, et déjà prêts à étaler leur rampante morgue dans les antichambres de quiconque aurait donné à dîner et à danser dans les salons de l'ex-roi. Alors on n'aurait pas eu à faire rougir les catholiques qui, formant l'immense majorité des citoyens, devaient nécessairement, en vertu du principe de la souveraineté du peuple révolutionné, s'emparer de l'influence directrice dans le nouvel ordre des choses; on n'aurait pas, dis-je, eu à les faire rougir de l'inepte suffisance avec laquelle, faisant de la liberté une affaire de coterie, ils ont glissé sur les questions vitales d'indépendance de la nation, d'énergie du peuple et d'honneur de la patrie, et se sont perdus sans retour eux-mêmes en perdant la révolution d'où dépendaient leur importance et tout leur avenir.

En ami sincère de mon pays, j'attendais avec impatience que le temps de la liberté fût venu, bien décidé néanmoins à ne jamais en devancer la marche. Outre les raisons particulières à la Belgique, il me semblait imprudent de provoquer le jugement définitif d'un roi quelconque, avant d'avoir longuement et mûrement préparé le jury populaire qui devait prononcer sur les faits à charge, non plus d'un individu isolé, mais de la royauté elle-même, dont il importait enfin que l'institution fût solennellement traduite devant les assises du genre humain.

Ils sont donc injustes, les reproches de mes compatriotes qui m'accusent d'être l'auteur de l'acte matériel de leur révolution. Cette révolution s'est faite tout naturellement et d'elle-même : le mécontentement populaire, et mes amis et moi nous avions tout fait pour, en éclairant le peuple sur ses droits, lui prouver que ce mécontentement était légitime, existait de longue main et devenait de jour en jour plus sérieux. Vinrent les barricades et les trois journées de Paris. Peu de semaines après, il devait y avoir et il y eut en effet des barricades et quatre journées à Bruxelles.

Ne croyez pas cependant que je m'excuse, comme vous venez de le faire, d'avoir pris part à la révolution belge. Car, bien qu'une faute grave au moment où elle se manifestait, l'insur-

rection populaire n'était pas un crime ; et cette faute commise , il fallait en tirer tout le parti possible , de manière à ce que le mouvement révolutionnaire , quelque prématuré qu'il eût été , produisît , nonobstant les heureux résultats d'un mouvement mieux combiné et plus opportun.

Bizarre destinée ! vous qui , étranger à la révolution , êtes venu à sa suite , vous trouvez moyen de vous rendre agréable au peuple avec qui , sans elle , vous n'auriez jamais eu aucun point de contact , en la répudiant aussi naïvement qu'il la répudie lui-même ; et moi qui , après en avoir rassemblé les éléments , y aurais volontiers mis obstacle avant qu'elle éclatât , je suis , pour l'avoir voulue , maudit et persécuté par le peuple qui l'a faite !

Quoi qu'il en soit , l'acte une fois consommé , je fus , je ne m'en défends pas , un des plus ardens à le pousser jusqu'en ses dernières conséquences ; et je fis une aussi franche guerre aux quasi-révolutionnaires , nobles et bourgeois , libéraux et catholiques , qui voulaient , à ce qu'ils disaient , légaliser l'insurrection , que je l'avais faite au roi Guillaume essayant de constitutionnaliser le despotisme.

J'avais depuis long-temps renoncé au pouvoir et à la Belgique , lorsque vous y fûtes jeté par la conférence de Londres.

Cette réunion des diplomates soutenait exclusivement les intérêts des rois de l'Europe. Elle représentait le principe contre-révolutionnaire ; et sa mission , avouée par elle dès le commencement , était de restaurer le *statu quo* de 1814.

A défaut du prince d'Orange , que les cinq puissances eussent préféré à toute autre pour quasi-légitimer les Belges , même au risque du danger que sa rentrée en Belgique , eût fait courir à l'une d'elles , ce fut vous qui devintes leur agent.

C'est dire assez ce que la conférence attendait de vous , le genre de service que vous fûtes appelé à lui rendre.

Chez tout autre peuple en révolution , cela vous eût coûté des efforts prolongés et pénibles , et il aurait probablement fallu finir , soit par vous constituer le tyran de la nation que vous aviez été chargé de refouler au bercaïl ; soit par vous brouiller avec la diplomatie croisée contre toute liberté populaire. Les

Belges vous épargnèrent cette fâcheuse alternative. Ils se ruèrent en toute rencontre au-devant des ordres des ennemis de leur révolution, qui les condamnaient à la démolir eux-mêmes pièce à pièce. Il vous fut facile, au milieu de cette lutte de docilité, de cette monomanie de soumission, de conserver les dehors d'un ami, de ce que les doctrinaires appellent une *liberté sage*, en criant à vos sujets : « Pas si vite, vous arriverez toujours » assez tôt et assez complètement là où les rois veulent vous » voir, et où vous ne me laissez pas acquérir le mérite de » vous pousser. »

Si vous réfléchissez quelquefois du caractère mélancolique qu'on vous connaît, et entouré comme vous l'êtes dans votre royaume improvisé, d'objets et d'hommes qui ne peuvent exciter en vous, roi nouveau, aucune sympathie, vous devez passer des momens biens cruels.

Il me semble vous entendre dire alors à vous-mêmes :

« Que suis-je venu faire ici ? Pourquoi ai-je quitté les douceurs de la vie indépendante et heureuse que je menais depuis tant d'années, mes habitudes chéries et les amis de mon cœur ? Pour subir les nauséabondes adorations d'un peuple qui voulait adorer coûte que coûte et *quand même.....*; qui n'a dirigé son encensoir banal vers Claremont qu'après en avoir envoyé des bouffées de fumée aux princes de Bavière, de Naples et d'Espagne, à Leuchtenberg et à Neimours ? Pour couvrir du manteau royal les platitudes de quelques courtisans, l'incapacité de quelques ministres, les déprédations des uns, les turpitudes des autres et la honte de tous. Ah ! comte Grey, hâtez-vous de décharger mes épaules du lourd fardeau que vous avez fait peser sur elles, et qui, si je consens plus long-temps à le porter, me rendra comptable, aux yeux de l'inflexible histoire, de tout le mal que je n'aurai pas réussi à empêcher ! »

A ces justes réflexions, j'ajouterai les suivantes qui, je le pense, ne vous sembleront pas moins applicables.

Lors de votre élection par le congrès belge, la révolution, succombant sous les perfides caresses des intrigans qui l'étouffaient pour hériter d'elle, paraissait n'avoir que des actions de grâces à vous rendre pour votre complaisance à venir

présider à son convoi funèbre sur le programme de la conférence qui voulait qu'à tout prix et, morte ou vive, on l'enterrât sans délai. Mais, je vous le demande, si vous aviez refusé cet office, si d'autres à qui on aurait également pu l'offrir avaient fait de même, était-il impossible que la liberté qui, quoi qu'on en dise, est de complexion robuste et a la vie dure, se relevât plus vigoureuse que jamais? Il aurait bien fallu alors, et quand ce n'eût été que par pis-aller, que les Belges se fussent tournés vers elle et eussent accepté les conséquences de leurs premiers actes.

Je sais que, dans cette hypothèse, le prince d'Orange aussi aurait pu profiter de l'interrègne pour s'asseoir sur un trône devant lequel, vide encore, on se prosternait déjà : mais en quoi cela était-il à craindre? La restauration de la domination hollandaise aurait remis les choses dans le même état qu'avant la révolution, et j'ai dit où elles allaient alors. Eh bien! elles y seraient allées un peu plus rapidement, placées qu'elles eussent été sur un terrain plus glissant et un plan plus incliné, et, cette fois, royauté et roi tout ensemble.

Vous avez donc empêché et le bien définitif et le mal passager, d'où devait nécessairement naître le même bien. Vous avez voué la Belgique à la neutralité morale et politique, espèce de castration sociale, de quasi existence vague, ambiguë, équivoque, qui est à jamais flétrie sous le nom de *juste-milieu*.

Mais ce mode d'exister, si peu stable par sa nature, devient pour les Belges surtout plus précaire encore dans la situation actuelle des choses et la disposition des esprits en Europe. Je suppose que la conférence, toujours et de cœur dévouée à l'œuvre de la Sainte-Alliance de 1814, trouve moyen de forcer vos sujets à redemander le prince d'Orange et même le roi Guillaume, croyez-vous que, dans ce cas, elle ne vous sacrifiera pas avec joie à l'intérêt majeur pour elle du rétablissement des traités de Londres et de Paris? Et si, par contre, à la veille d'une guerre européenne dont le ministère français lui-même commence à voir la *possibilité*, les peuples se revoient une seconde fois de leur apathie, doutez-vous que,

bon gré, mal gré, les Belges ne se dégagent aussitôt de tous les obstacles que leur ont suscité les rois contre lesquels ils seront des premiers appelés à faire une guerre à mort.

D'une part donc, une intrigue diplomatique, de l'autre un dépravement populaire peuvent, du jour au lendemain, faire crouler sous vous le trône où vous êtes si mal assis.

Et que vous est-il permis de faire pendant que vous l'occupez? Vous êtes débarqué riche en promesses que l'on avait faites en votre nom, que l'on vous avait fait faire, et que vous aviez faites vous-mêmes : laquelle de ces promesses avez-vous pu tenir?

Les Belges, depuis qu'ils sont si imprudemment entrés en relation avec les puissances, ont été joués par toutes, sous tous les rapports et sans relâche, et ils le sont encore. A eux la faute, je le sais : ils ne font aujourd'hui que payer leur puérile confiance de plus d'un an, en dépit de la raison, et des faits de chaque jour, et de leur propre duperie de chaque instant. C'était à eux à savoir que jamais les rois n'accordent un bill d'indemnité aux peuples pour ce qu'ils appellent leur *révolte* ; que l'insurrection ne se légitime que par le courage, la constance et l'inflexibilité, et qu'espérer de conserver les bienfaits d'une révolution en reniant son principe, c'est-à-dire de demeurer libre en se courbant sous tous les jongs, est d'une candeur qui deviendra proverbiale. Mais les rôles de ceux qui ont abusé de cette simplicité et de cette faiblesse sans exemple, en est-il moins odieux, et voudrez-vous mettre la dernière main à cette œuvre d'astuce et de déception?

Les dix huit articles préliminaires dont votre avènement devait réaliser toutes les conditions avantageuses à la Belgique, tandis qu'il en aurait fait, sinon disparaître, du moins modifier essentiellement les clauses défavorables, ont été remplacés par les 24 articles de paix, qui sont loin de les valoir, que vous avez acceptés, que le roi de Hollande rejette, et dont vous n'obtiendrez jamais la ratification par les puissances, à moins que Guillaume ne déclare spontanément qu'il ne veut pas de votre couronne, et que, moyennant un honnête tribut, il vous cède les Belges à exploiter à son profit.

Ce n'est pas tout : la constitution que vous avez juré de maintenir, elle est chaque jour, les Belges aidant, violée dans ses dispositions les plus fondamentales. L'indépendance nationale, il ne saurait plus en être sérieusement question ; la liberté, elle est séditeuse ; l'intégrité du territoire, elle ne se trouve que sur le papier ; l'honneur belge, oh ! c'était bon en septembre 1830 ; la confiance du peuple, le désintéressement, le dévouement à la patrie, l'union, la force, l'élan des masses, le bien-être de la classe inférieure, ce sont de vains mots sans valeur dans le dictionnaire des cours.

Et que serait-ce, grand Dieu ! si la diplomatie royale craignant un peu moins pour son existence même, pouvait s'attacher aux questions de détail, si importantes une fois que le principal est assuré, et si propres à rendre la carrière des ministres et de leurs maîtres toujours plus tranquille et plus douce, si, par exemple, elle vous imposait l'abolition des libertés écrites dans le pacte social ? Il vous faudrait bien céder à leurs exigences. Car, après tout, vous auriez mauvaise grâce à défendre la liberté de la presse plus opiniâtrement que vous avez fait la province de Luxembourg, celle de l'enseignement, que la ville de Maestricht, celle de s'associer que l'argent du peuple. Puis, tout le monde ne tient pas également à toutes les libertés, comme si elles ne se confondaient pas toutes dans LA LIBERTÉ qu'on ne conserve ou ne perd jamais que *tout entière* ; les libéraux vous feraient bon marché des associations et de l'enseignement, dans l'espoir de garder la presse intacte, et celle-ci, bien des catholiques vous la livreraient sans regret, tant que vous ne toucheriez pas aux petits séminaires. Et cela faciliterait singulièrement la besogne, que vous parviendriez même à terminer aux applaudissemens des doctrinaires de tous les partis, si, après avoir détruit la constitution dans son essence, vous aviez soin, comme vous avez fait jusqu'à présent, de respecter le Code qui en contient la lettre morte, et que vous proclameriez d'autant plus sacré, que les niais politiques s'engageraient volontiers à ne pas en user plus que vous n'y auriez touché vous-même.

Sire, le roi Guillaume n'a jamais répondu à mes lettres,

s'il les a lues, il est cependant possible qu'à part lui, il se soit en passant avoué qu'en certaines choses, je n'avais pas absolument eu tort; peut-être celle-ci vous parvenant, feriez-vous de même. Au reste, si au centre du foyer d'intrigue et de corruption, de misère et de prodigalités, d'insolence et de bassesse où la conférence vous a lancé, vous avez le loisir de vous occuper un moment du tableau que j'ai entrepris de vous retracer, ne vous désespérez pas de le savoir si hideux; il n'offensera pas longtemps vos regards. Ceux d'entre vos sujets qui ont tout fait et qui avaient intérêt de tout faire pour échapper à la réunion volontaire avec la France, par cela même qu'ils se sont jetés entre les bras des ennemis de la civilisation, forceront un jour cette France à s'emparer de la Belgique, qu'elle traitera alors comme de raison en province conquise. Les autres, qui en veulent surtout aux Hollandais, parce que ceux-ci en voudraient à leurs pensions et à leurs places, font, en écorchant le peuple, naître en lui le regret des mêmes Hollandais qui du moins ne le tondaient que jusqu'à la peau, et réussiront probablement ainsi à faire précéder le fléau d'une invasion par le fléau d'une restauration. Ce n'est point un reproche que je vous fais, le gouvernement populaire et national qui seul aurait conjuré tous les orages, vous ne pouviez pas le donner aux Belges, et les Belges qui ont pu le prendre l'ont répudié. J'ai seulement voulu vous prouver par là que c'en était assez et plus même qu'il ne fallait pour vous débarrasser au plus tôt d'une charge dont le poids vous deviendra de jour en jour plus insupportable.

Paris, 5 février 1832.

DE POTTER.

RÉPONSE A LA LETTRE

ADRESSÉE PAR

M. DE POTTER A S. M. LÉOPOLD I^{er},
ROI DES BELGES.

En date du 5 Février 1832.

MONSIEUR,

Le roi Guillaume, dites-vous, n'a jamais répondu à vos lettres. Le roi Léopold répondra-t-il à celle que vous venez de lui adresser? J'ai bien des raisons d'en douter. Ce n'est pas que je croie qu'il dédaigne d'entrer en correspondance avec vous. Un grand homme vaut au moins un roi; pardonnez-moi la comparaison qui peut-être ne vous plaira pas, mais outre qu'il aurait trop à faire, s'il devait répondre à tous ceux à qui peut naître la fantaisie de lui adresser des épîtres politiques, il me semble que dans la circonstance actuelle c'est moins à lui, qu'à la nation tout entière, qu'il appartient de vous écrire. Vous dites vous-même que vous ne donnez point de conseils à Léopold, comme vous en donniez à Guillaume; ce qui, soit dit en passant, est assez peu libéral, quand on n'en a que d'excellens à donner, et que l'on possède comme vous, de hautes lumières et un esprit vaste. Vous vous contentez de le plaindre. A cela, Monsieur, point d'autre réponse à faire que de vous rendre la pareille. C'est ce que le roi fait sans doute, et ce que nous faisons tous avec lui de bien bon cœur.

Le reste de votre lettre s'adresse directement au peuple belge; car c'est lui qui s'est constitué tel qu'il est aujourd'hui, tel qu'il était, quand il a offert sa couronne à Léopold, et celui-ci, comme vous le remarquez fort bien, n'a pu que suivre la ligne qui lui était tracée par sa position même. Mais le peuple ne vous répondra pas non plus, vous en savez la raison. Permettez donc, Monsieur, à un homme obscur, qui comme vous aime la liberté, aussi ennemi que vous du langage et de la flatterie des cours, de soumettre à votre jugement quelques-unes des réflexions que lui a suggérées votre lettre.

Si vous avez cru pouvoir traiter un peu lestement une nation qui sans doute a eu de grands torts à votre égard, mais qui long-temps vous a regardé comme l'un de ses plus illustres citoyens, je croirais moi, commettre une faute, en m'écartant des égards qui sont dûs à vos talens, à vos anciens services, et peut être à vos hautes destinées : car je n'oublierai jamais que si plus tôt ou plus tard la Belgique prend goût au régime républicain, vous êtes là tout prêt à vous dévouer au bien de la patrie, même dans le poste le plus élevé et le plus difficile. Tant est grand l'intérêt que vous portez à la chose publique! Tant votre zèle est noble et pur! J'arrive à votre lettre.

J'ai été vivement ému, Monsieur, en lisant ces mots que vous adressez au roi Léopold : *Vous êtes sur le trône et je suis sans patrie*. Assurément de toutes les peines de la vie, de tous les malheurs qui peuvent frapper l'homme, il n'en n'est point de plus dur que l'exil. Un bon citoyen pourrait même préférer la mort. Etre sans patrie, c'est-à-dire sans famille, sans amis, sans foyer, sans droits politiques, errer sur le globe, condamné à recevoir le bienfait d'une hospitalité souvent dédaigneuse ! Oh ! que l'exilé est à plaindre, et que votre sort est cruel ! Quoi de plus propre à attendrir les cœurs sensibles que ces mots douloureux : *Je suis sans patrie !* sur-tout après ceux-ci : *Vous êtes sur le trône !* Qui pourrait ne pas comprendre par cette antithèse combien votre cœur est péniblement affecté, combien cette circonstance aggrave encore votre position malheureuse ? Pour moi, Monsieur, je n'ai pu lire ces mots, sans penser aux grands hommes des siècles anciens, chassés par un peuple

ingrat du pays qu'ils avaient sauvé. Je me suis rappelé les Aristide, les Thémistocle, les Coriolan, les Camille, et j'ai gémi sur cette triste fatalité qui, dans tous les temps, s'attache aux plus héroïques vertus. Pour Dieu ! Monsieur, ne formez pas, comme l'un de ces illustres républicains, le souhait si peu patriotique que le ciel nous rende jamais assez malheureux pour que nous ayons besoin de vous et de vos services. Veuillez bien considérer aussi, pour adoucir l'amertume de vos regrets, que la Belgique n'a pas été aussi cruelle envers vous que Rome l'a été envers Camille. Non, Monsieur, elle ne vous a point proscrit, comme l'avait fait le roi Guillaume, ses portes ne vous sont point fermées : l'eau et le feu ne vous sont points interdits sur son territoire. Il est vrai qu'elle n'a point suivi tous vos conseils ; qu'elle a choisi une autre forme de gouvernement que celle que vous vouliez lui donner, un autre chef que celui que vous lui offriez si naturellement. Il est vrai même, car je ne veux en rien dissimuler ses torts, qu'elle n'a pas eu assez de confiance en vous pour vous remettre entièrement le soin de ses destinées. Enfin il est vrai que dans un moment d'humeur, le peuple de la capitale a voulu vous faire un mauvais parti. Ce sont là, je crois, tous les griefs que vous pouvez lui reprocher, et ils sont assez graves pour vous indisposer contre elle. Cependant, permettez-moi, Monsieur, je ne dis point de les détruire, mais de les excuser. La Belgique ne faisait encore, comme vous le dites fort bien, que bégayer le mot de *liberté*. Elle croyait qu'ayant recouvré par sa glorieuse révolution son droit primitif et sa souveraineté nationale, elle pouvait en user, selon son bon plaisir et se constituer à sa guise, sans que personne pût contrôler ses actes. Il est bien clair maintenant qu'elle s'est trompée et qu'elle devait passer du joug de Guillaume sous l'autorité de votre puissante raison. C'était ainsi, j'en conviens, qu'elle devait comprendre la liberté dont vous lui vantiez les charmes. Quelques bons esprits vous ont deviné ; mais la masse populaire ne vous a pas compris, et dans sa simplicité elle s'est crue assez éclairée pour marcher seule et sans l'appui de votre bras vigoureux. J'ose espérer, Monsieur, que vous lui pardonnerez cette distraction et que vous

ne tiendrez plus rigueur à la Belgique en disant que *vous êtes sans patrie*. Le moment actuel est critique : c'est vous qui l'assurez. Ne serait-il pas du devoir d'un bon citoyen de venir combattre au milieu de ses frères et de ses amis pour maintenir l'indépendance du sol et les libertés du pays? Mais j'oublie que vous ne croyez ni à notre indépendance nationale, ni à notre liberté.

Il n'est pas même certain que nous ayons voulu être libres, ou plutôt il est évident à vos yeux que toujours nous avons désiré et demandé la servitude. Selon vous, le peuple belge ne *voulait chasser l'ancien maître que pour le remplacer par n'importe quel maître nouveau qui aurait consenti à recevoir son hommage et ses sermens*. Nobles, prêtres, peuple, tous n'avaient la liberté que sur les lèvres. Tous se sont *rués* au devant du despotisme; tous avec *une candeur qui deviendra proverbiale*, ont offert leur tête au joug, tous enfin ont aidé le pouvoir à violer la constitution dans ses dispositions les plus fondamentales. Selon vous encore, les Belges ne forment point un corps de nation ayant des destinées communes, ils sont divisés en castes, dont chacune ferait bon marché de quelques-unes des libertés publiques! Bruxelles, ou peut-être même la Belgique tout entière, où le roi Léopold a été *jeté* par la conférence de Londres, est un foyer de corruption et de bassesse, et le manteau royal, comme vous le dites avec une énergie vraiment remarquable, ne sert qu'à couvrir des platitudes, des déprédations, des sottises et des turpitudes.—Oh! Monsieur! combien ce tableau est déplorable, surtout lorsqu'il est présenté par vous avec cette verve d'indignation et ces formes extraordinaires que vos ennemis appelleront peut-être bizarres et grossières, mais que les hommes de goût, justes appréciateurs du talent, appellent avec moi vives et brûlantes! Est-il bien vrai que telle soit notre position, et que nous nous soyons si malheureusement *fourvoyés*? Que ne m'est-il permis d'en douter pour conserver quelque illusion, et croire encore à l'honneur belge! Mais non. Vous êtes, Monsieur, trop bon observateur et trop bon juge pour vous tromper vous-même, trop loyal pour chercher à nous tromper. J'admets donc toutes vos assertions, malgré

la révolte de mon faible jugement, et, pénétré de respect je m'incline devant les oracles de votre profonde sagesse. *Magister dixit*. Des méchants, ennemis de votre gloire, et des hommes obstinés qui ne croient pas à l'omnipotence de votre génie, osent s'inscrire en faux contre les assertions de votre lettre. Ils pensent que nous avons donné au monde un beau spectacle, en nous régénérant avec énergie et avec sagesse, en nous montrant forts dans le combat, modérés dans la victoire, ennemis de la licence et de tous les excès. Ils voient dans la lutte que nous avons soutenue contre le despotisme hollandais une preuve de notre amour pour la liberté, et dans l'attitude que nous avons prise depuis l'époque de notre révolution, une preuve de notre horreur pour l'anarchie. Si notre congrès national a élevé un trône et choisi un roi, ils croient qu'il a exprimé le vœu du pays, loi suprême dans les gouvernemens modernes, et qu'il a satisfait à nos véritables besoins. Ils vont même jusqu'à se réjouir du choix qui a été fait, et de la soumission du peuple au gouvernement monarchique, qu'ils disent être dans la constitution même du pays et dans le cœur des masses. Du reste, ils ne comprennent pas ce que vous avancez de leur servilité, de leur empressement à répudier toutes les libertés et à violer la constitution. Insensés qui ne savent pas que la parole d'un grand homme doit tenir lieu de toute preuve ! Pour moi, Monsieur, je suis loin de vous en demander aucune. J'adhère sans examen à tout ce qui sort de votre plume. Ainsi, lorsque je me rappelle tout ce que les Belges ont fait pour obtenir la liberté de la presse, la liberté des cultes et de l'enseignement, le droit d'association et quelques autres franchises, lorsque je les vois poursuivis, incarcérés et gémissant dans les cachots sous le fouet sanglant de Van Maanen, parce qu'ils résistaient à l'oppression, je crois avec vous, quoiqu'il m'en coûte, qu'ils ne voulaient aucune des libertés qu'ils réclamaient, qu'ils étaient complices de la tyrannie, et qu'ils appelaient à dessein sur leurs têtes les châtimens les plus terribles pour ranimer le zèle de Guillaume qu'ils ne trouvaient pas sans doute assez despote au gré de leurs désirs, comme certaines femmes barbares se font battre par leurs maris, parce

qu'elles ne s'en croient aimées qu'à proportion des mauvais traitemens qu'elles en reçoivent. Ainsi, toujours guidé par le même principe, je dois voir dans la révolution une bagatelle, une de ces querelles d'amans, qui, comme les petits présens, entretiennent l'amitié; quoiqu'à part moi, je ne puisse m'empêcher de reconnaître que la plaisanterie a été poussée un peu loin. Si maintenant je vois les Belges environner de respect et d'amour leur trône populaire, si je les vois soumis au pouvoir, parce que le pouvoir est lui-même fidèle à ses engagements, attendant avec calme et sous la main de Dieu, ce que les événemens amèneront, mais cependant disposés à tout faire, pour maintenir l'indépendance qu'ils ont conquise et sauver leur honneur, je m'écrie avec vous : *ô servum pecus!* ô troupeau d'esclaves, qui, après avoir été *tondus* jusqu'à la peau, vous laissez maintenant *écorcher*; combien vous êtes méprisables de préférer à la guerre, à l'agitation, à ce beau désordre des républiques, la paix, le repos et l'ordre d'une monarchie libérale.....!

Combien vous méritez le sort qui vous attend! Vous n'avez pas voulu la liberté, car vous avez un roi; et il est évident qu'on ne peut être libre même sous le sceptre le plus léger. Eh bien! la France qui, comme chacun sait, sera bientôt une république, vous traitera en *province conquise*, et vous serez, malgré vous, conduits à ce régime, que vous avez rejeté en repoussant l'homme qui seul pouvait vous en faire goûter les douceurs. Que vous dirai-je, Monsieur? Votre lettre m'inspire un tel dégoût pour un peuple qui ne sait être heureux qu'à sa manière, je suis tellement disposé à blâmer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit dans la pauvre Belgique, sur-tout depuis que vous l'avez abandonnée, que je serais tout honteux moi-même d'être Belge, si je ne pensais que vous l'êtes aussi, et que par conséquent il y a encore sur la terre un homme qui conserve dans son cœur un échantillon du patriotisme et de l'honneur national.

Vous voyez, Monsieur, combien je suis dévoué à toutes vos opinions. Cependant si je les admet sans contester, veuillez bien vous souvenir que tous les Belges n'ont pas la même souplesse d'esprit. Je crois donc que vous feriez sagement d'envoyer par

le prochain ordinaire , non pas au roi Léopold , mais à la nation elle-même qui seule est mise en cause , la série détaillée des raisons sur lesquelles vous vous appuyez pour l'accuser de bassesse et de servilisme. Je ne doute pas que vous ne le fassiez facilement ; *le sage n'affirme rien qu'il ne prouve*. C'est un vieux proverbe auquel on croit encore ; car malgré les progrès de la philosophie , il est peu d'hommes assez vertueux pour se laisser imposer une opinion par l'autorité d'un seul , et je ne dois pas vous dissimuler , que plusieurs se plaignent que vous avez indignement calomnié le peuple belge. Je suis persuadé que votre première lettre détrompera ceux qui sont de bonne foi et confondra vos ennemis , à moins que vous ne jugiez à propos de garder le silence et d'abandonner à son malheureux sort un peuple incapable d'apprécier vos conseils. Ce parti serait peut-être le plus sage , et je crois pouvoir vous promettre que si vous êtes assez généreux pour oublier votre juste ressentiment et ne plus vous occuper de la Belgique , la Belgique de son côté ne pensera pas plus à vous que si jamais elle ne vous avait connu.

Je dois encore , Monsieur , vous faire part de Pétonnement avec lequel a été accueillie une assertion de votre lettre qui vous concerne personnellement. Vous assurez que *vous vouliez empêcher la chute de Pez-roi des Pays-Bas* , que vous ne songiez pas le moins du monde à une révolution de la nature de celle qui renversa la dynastie des Nassau. Vous qualifiez l'insurrection populaire de *faute grave* ; enfin vous protestez que , si la chose eût dépendu de vous , vous auriez tout fait *pour l'empêcher*. Si je vous connaissais moins , Monsieur , je croirais que ces paroles renferment un sens mystérieux , et que peut-être vous avez formé le projet de regagner les bonnes grâces de Guillaume dont vous prévoyez la restauration prochaine. Mais Dieu me garde d'une pareille interprétation ! Qui ne sait que vous regardez en pitié tous les rois ! Qui ne sait aussi le peu d'empressement que ceux-ci ont montré jusqu'à présent pour tirer parti de vos sublimes talens et de votre immense capacité ? Forcé m'est donc de croire au sens naturel que présentent vos paroles , et à vos protestations contre la révolution

belge. Toutefois, Monsieur, veuillez bien m'expliquer comment il est possible de concilier votre assertion du jour avec votre conduite passée. Vous faites bien entendre que vous auriez désiré que la tyrannie pesât long-temps encore sur le peuple belge, afin qu'il goûtât mieux le prix de la liberté; mais je dois avouer que cette raison paraît trop subtile à plusieurs personnes, et que beaucoup d'autres trouvent dans ce souhait un fond de dureté qui va fort mal à un homme qui se dit et qui est sans doute l'ami du peuple. Ils refusent donc de croire à ce commentaire, surtout lorsqu'ils lisent plus bas que vous avez tout fait pour prouver à vos concitoyens que leur mécontentement était légitime. Vous vouliez empêcher *la chute du roi des Pays-Bas*, et vous donniez le premier l'exemple de l'attaquer! Vous ne songiez pas *le moins du monde* à une révolution, et vos écrits et vos discours en faisaient sentir la nécessité, en consacraient le droit! L'insurrection est *une faute grave*, et vous vous êtes hâté de venir la sanctionner par votre présence, et vous avez accueilli avec autant de grâce que de cordialité l'ovation civique de Bruxelles et les acclamations du peuple qui vous proclamait le chef du mouvement! Enfin vous nous assurez que si la chose eût dépendu de vous, vous auriez *tout fait pour empêcher* la révolution, et vous n'avez eu dans le temps que des paroles d'encouragement et de félicitation pour le peuple qui l'avait accomplie. Ah! Monsieur, combien vous avez dû souffrir dans le peu de mois que vous avez passés parmi nous depuis votre glorieux retour jusqu'à l'heureux moment de votre départ. Que de mauvaises nuits vous avez dû passer! *Du caractère loyal qu'on vous connaît, si vous avez réfléchi quelquefois*; combien vous avez dû gémir sur le triste rôle que vous avez cru devoir jouer et qui vous forçait d'avoir sans cesse le sourire sur les lèvres, l'éloge à la bouche, tandis que vous aviez le chagrin et l'indignation dans le cœur! Combien sur-tout il a dû vous en coûter d'exercer en qualité de souverain provisoire l'autorité qui venait d'être enlevée au prince dont vous déploriez la chute! Quelle horrible position! Quel supplice affreux! Que ne disiez-vous un mot, lorsqu'il en était temps. Vos souffrances auraient cessé en un

instant, et le peuple belge vous aurait volontiers épargné de si cuisantes douleurs. Le roi Guillaume n'est-il pas bien malheureux lui-même de vous avoir compté au nombre de ses ennemis? S'il vous avait connu, il se serait bien gardé de vous éloigner de la Belgique; vous y auriez maintenu son autorité, vous auriez arrêté l'élan des masses insurgées contre lui. Il régnerait encore, et il vous devrait sa couronne. Mais je ne veux pas le plaindre, il a mérité son sort, puisqu'il n'a pas deviné vos intentions généreuses. Cependant, Monsieur, votre conduite vous a acquis des droits, je ne dis pas à l'estime, que vous importe, mais à l'admiration des hommes d'état. Vous avez trompé les plus fins, et je doute que Machiavel lui-même placé dans la même situation, eût mieux réussi à faire prendre le change sur ses véritables dispositions. Tout ce que vous nous apprenez de votre vieille haine pour la révolution est tellement nouveau pour nous, vous avez si bien déguisé ces sentimens lorsque vous étiez au milieu de nous, que nous avons besoin d'une foi robuste pour croire à la sincérité de vos paroles. La mienne est à toute épreuve, vous le savez, mais je ne puis m'empêcher d'exalter les profondes combinaisons de votre politique. A vous, Monsieur, à vous la palme en fait d'adresse. Et s'il est vrai, d'après Louis XI, que la dissimulation est la première qualité d'un roi, vous êtes digne de commander à l'univers. Je ne vois à cette brillante réputation qu'un inconvénient peut-être assez grave, mais qui sans doute ne vous inquiétera pas, c'est que désormais on n'ajoutera foi à ce qu'il vous plaira d'avancer, qu'en faisant force réserves, et pour ainsi dire sous bénéfice d'inventaire. Pour moi, Monsieur, je suis tellement convaincu de votre mérite en ce genre que je ne serais nullement étonné de vous entendre louer dans quelque temps ce que vous blâmez aujourd'hui, et que j'applaudirais encore plus haut à la flexibilité de votre esprit. Je laisserais aux simples la peine bien inutile de s'indigner de la mobilité de votre opinion, et je sourirais au nom de girouette qu'ils ne manqueraient pas de vous donner, comme ils vous ont donné dans un autre temps celui de Saint-Simonien.

Je passe à un autre point de votre lettre. Vous ne parlez

qu'en riant de notre indépendance nationale et vous dites qu'il ne saurait plus en être sérieusement question. Ici encore des difficultés sans nombre m'empêchent de comprendre votre pensée. Elle est sans doute bien claire pour ceux qui, placés comme vous, Monsieur, dans les régions élevées, dominent toutes les questions, et embrassent d'un seul coup d'œil les objets les plus compliqués.

Pardonnez à la foule, dans laquelle m'a fait naître le créateur souverain, d'être moins clairvoyante et par conséquent moins hardie dans ses jugemens. Je ne sais pas, Monsieur, si vous avez jamais cru que la Belgique pût avoir une existence à part, et se soutenir seule, sans amis et sans alliés au milieu de l'Europe agitée, ou si vous ne la croyez esclave que parce qu'elle a réclamé le secours de la France dans les derniers événemens. Cette opinion ne serait-elle pas plus que sévère? N'est-ce pas une erreur grave de supposer qu'un royaume aussi faible que le nôtre, et qui ne compte guère que 4,000,000 d'hommes, puisse se passer de l'appui d'une puissance plus forte, quelles que soient d'ailleurs les ressources que lui offre le courage de ses habitans? Est-il vrai aussi qu'un peuple tombe dans la servitude, dès qu'il met ses intérêts en commun avec ceux d'un autre peuple? S'il en était ainsi, quel pays en Europe serait vraiment indépendant? Je sais, Monsieur, qu'en fait d'honneur et de gloire, vous avez droit d'être difficile; mais soyez assez indulgent, je vous prie, pour ne pas faire un crime à la Belgique de l'une des premières conditions de son existence. Autrement, l'indépendance absolue que vous lui souhaitez, serait un rêve, une utopie, une chimère. Mais je le vois, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'il faut expliquer la phrase de votre lettre que j'ai citée. Je serai peut-être plus heureux en assignant pour cause à votre silence que l'on juge un peu dédaigneux, l'indignation que vous éprouvez de l'intervention de la conférence de Londres dans nos affaires et de notre soumission aux arrangemens qu'elle a proclamés. Elle nous a jeté un roi, comme vous le dites avec tant de délicatesse; elle nous enlève une partie de la province de Luxembourg; elle nous condamne à payer une part de 8,400,000 florins dans la dette

de l'ancien royaume des Pays-Bas ; enfin , elle dispose , selon vous , de notre existence politique , et nous , peuple sans cœur , nous consentons à tout. Voilà sans doute ce qui vous fait dire avec l'accent de la pitié : *qu'il ne saurait plus être sérieusement question de notre indépendance*. Je serais trop heureux , Monsieur , si je pouvais encore ici partager votre conviction ; mais , en lisant ces mots , je sens fermenter au fond de mon âme je ne sais quel vieux levain de patriotisme , et je repousse l'idée de la servitude , comme je repousserais la pensée du crime. Je ne puis me décider à croire que nous n'avons brisé nos fers que pour retomber plus bas encore dans la honte , et qu'en faisant une révolution , nous avons , comme on le dit vulgairement , *travaillé pour le roi de Prusse*. S'il vous avait plu de nous donner quelques raisons de votre opinion , je les goûterais sans doute. Permettez-moi de vous déduire humblement les miennes.

Et d'abord , est-il vrai que la conférence nous ait *jeté* ou imposé un roi ? Le vœu national exprimé par le congrès ne s'est-il pas prononcé en faveur de la royauté ? N'est-ce pas aussi au nom du peuple belge que Léopold de Saxe-Cobourg a été appelé au trône ? Y a-t-il eu fraude ou violence dans les délibérations ? Personne ne le croit. Vous parlerez sans doute de menées occultes , de menaces secrètes , de corruption même. Mais outre qu'il est facile de nier ce que vous avanceriez sans preuve , je réponds que ces inconvéniens sont inhérens au système de représentation , et , si je l'osais , je vous porterais , à vous , Monsieur , qui êtes si habile dans la discussion , si fort sur le raisonnement , le défi soleanel de prouver qu'une assemblée politique , fût-elle uniquement composée de philosophes et de sages , comme vous , peut échapper à l'influence des partis nationaux et à celle de l'étranger. Je vais même plus loin , et je dis que , même dans l'intérêt du peuple auquel elle est chargée de donner un chef , cette assemblée ferait une faute énorme , si elle ne tenait aucun compte des affections politiques des puissances étrangères. Le prince qu'elle choisirait serait bientôt renversé , et son élévation n'aurait servi qu'à précipiter la nation dans un abîme de maux.

Il vous serait également difficile, Monsieur, de prouver que notre indépendance a succombé sous le poids des protocoles, si vous les considérez, avec tous les bons esprits, comme des traités proposés à notre acceptation, comme des actes sanctionnant notre révolution, au lieu d'en détruire le principe. N'avions nous pas aussi notre plénipotentiaire à la conférence? Le roi Léopold n'a-t-il pas signé au protocole du 15 novembre avec les autres souverains? Depuis quel temps un prince est-il le vassal de ceux avec qui il traite, dans l'intérêt de son royaume? Où voyez-vous dans ce qui s'est fait l'hommage lige du serf à son seigneur suzerain? Le zèle qui vous anime pour la liberté du monde vous a trompé, Monsieur, en vous faisant voir un troupeau d'esclaves dans un peuple courageux sans doute, mais aussi prudent et sage, qui a cru pouvoir appeler à la justice de l'Europe de la bonté de sa cause, sans se déshonorer et sans sacrifier ses droits.

Quant aux clauses du dernier traité, elles sont loin de nous être aussi désavantageuses que vous pouvez le croire. Si nous cédon's à la Hollande quelques portions du territoire, et si nous consentons à payer une partie de sa dette, nous obtenons en échange le droit de navigation sur ses fleuves et canaux, droit précieux à notre commerce, et que la Hollande apprécie à sa juste valeur, puisqu'elle se croit lésée dans ses plus chers intérêts par la disposition qui nous l'accorde.

Cependant qu'aurait-il fallu faire selon vous, Monsieur, pour nous montrer indépendans aux yeux de l'Europe? Sans doute, combattre et mourir comme la malheureuse Pologne. Le rôle est admirable, j'en conviens, et je m'étonne peu qu'un héros tel que vous souhaite à ses concitoyens la mort des héros; mais pouvez-vous avec raison comparer la situation dans laquelle nous a placés notre révolution, à celle dans laquelle se trouvait la Pologne, écrasée par le sceptre de l'autocrate russe? Et nous aussi, Monsieur, nous avons su braver la mort, lorsqu'il en était temps, pour conquérir notre liberté. Mais nous avons vaincu, et qu'était-il besoin, après la victoire, de chercher les hasards, et de nous *ruer* sans motif grave au-devant des bayonnettes ennemies? Si nous l'avions fait, nous aurions

éprouvé le sort des Italiens, et la France nous eût abandonnés! Pour vous, Monsieur, si vous voulez absolument cueillir des lauriers, vous pouvez passer les Alpes. C'est là qu'il en croît dans le sang des peuples.

J'aurais encore bien des choses à dire sur votre lettre; mais celle-ci n'est déjà que trop longue, et je crains de fatiguer votre patience. Je termine, Monsieur, par un modeste avis que je soumets comme tout le reste à votre raison éclairée. Rien n'est funeste, même au génie, comme de juger les choses qu'on ne voit que de loin. Vous êtes en France, où la royauté ne paraît pas fort goûtée. Vous pensez qu'il en est de même chez nous, et le souvenir de vos anciens exploits en Belgique vous fait croire que vous y obtiendrez le même succès par les mêmes moyens. Dans l'intérêt de votre gloire, je dois vous prévenir que les Belges sont encore assez peu avancés dans la civilisation républicaine pour chérir le prince qui les gouverne, et que votre lettre a excité dans ce bon peuple un mécontentement au moins égal à celui qui vous a si malheureusement *forcé* de quitter Bruxelles. Veuillez m'en croire, Monsieur. Je ne suis pas homme de cour: je n'ai pas même encore vu le roi. Je ne dîne jamais chez les ministres; je n'occupe aucune place. Je suis, comme vous, indépendant et ennemi juré de la flatterie, et je déteste autant que vous l'insolence et l'orgueil des parvenus. Si cependant vous croyez devoir publier encore quelque lettre, j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que j'y réponde avec la même franchise que je vous écris aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec toute la considération due à votre mérite, et à votre haute réputation,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

C. L.

Le 18 février 1832.

ODE

AU ROI LÉOPOLD.

1^{re} STROPHE.

Du céleste courroux , ministres redoutables ,
Les tyrans imposés aux nations coupables
Au cœur de leurs sujets règnent par la terreur ,
Ils portent en tous lieux le trouble et l'épouvante ,
Et la foule tremblante
Veut en vain échapper aux coups de leur fureur.

2.

En leurs affreux conseils préside l'injustice ,
La liberté s'enfuit à l'aspect du supplice ,
L'auguste vérité remonte vers les cieux
Où dans son vol rapide elle entraîne avec elle
L'espérance immortelle ,
Seul et dernier appui des mortels malheureux.

3.

Sous un sceptre de fer courbant leurs fronts serviles ,
Vaincus par le malheur , les peuples imbéciles
Laissent dormir la haine en leurs cœurs avilis.
Ils baissent en rampant la main qui les outrage ,
Et d'un stupide hommage
Honorent le tyran qui les tient asservis.

4.

Le monarque orgueilleux poursuivant sa carrière ,
Des droits les plus sacrés franchissant la barrière ,
Signale son pouvoir par de sanglans exploits ;
Jusqu'au jour où du Ciel la justice appaisée
Change la destinée
Des peuples qu'il soumit à ses barbares lois. —

5.

Heureux , heureux le sort qu'en sa bonté suprême ,
Le Tout-Puissant accorde aux nations qu'il aime.
Il veille à leur bonheur ; il accomplit leurs vœux.
Elles dorment en paix sous l'abri tutélaire
Du sceptre populaire
Qu'il a remis aux mains d'un Prince généreux.

9.

A ces traits éclatans d'une vertu sublime
Belges, reconnaissez le Prince magnanime
Sur le trône élevé par vos vaillantes mains.
Célébrer d'un bon Roi les bienfaits et la gloire
C'est dire son histoire
C'est chanter Léopold et ses nobles destins...

10.

Au jour de nos débats, la cruelle anarchie
Menaçait de souiller le sol de la patrie,
Déjà retentissait sa redoutable voix.
Et toi, nom glorieux, ô nom de la Belgique
L'infâme politique
Peut-être allait te vendre au bon plaisir des Rois !

11.

Léopold a paru....! son auguste présence
En nos cœurs affligés ranimant l'espérance,
A fait régner partout le bonheur et la paix.
Les méchants ont caché leurs trames impuissantes ;
Les factions tremblantes
Ont à l'éclat du jour dérobé leurs forfaits.

12.

Ainsi quand le soleil , pour rendre à la nature ,
Et ses rians attraits et sa riche parure
De ses feux bienfaisans enrichit nos climats ,
Il chasse devant lui les ténébreux nuages ,
Ministres des orages
Les autans furieux et les sombres frimats. —

13.

Fils de la liberté , Roi d'un peuple héroïque
Léopold a compris les vœux de la Belgique.
Du peuple qui l'adopte il maintiendra les droits.
Comme nous il poursuit d'une haine implacable
Le tyran intraitable
Qui de l'Europe entière a méprisé les lois....

14.

Nous l'avons vu naguère au milieu du carnage
De nos guerriers trahis excitant le courage
Ramener au combat leurs bataillons épars ,
A nos fiers ennemis disputer la victoire
Et voler à la gloire
En bravant le trépas , à travers les hasards.

18.

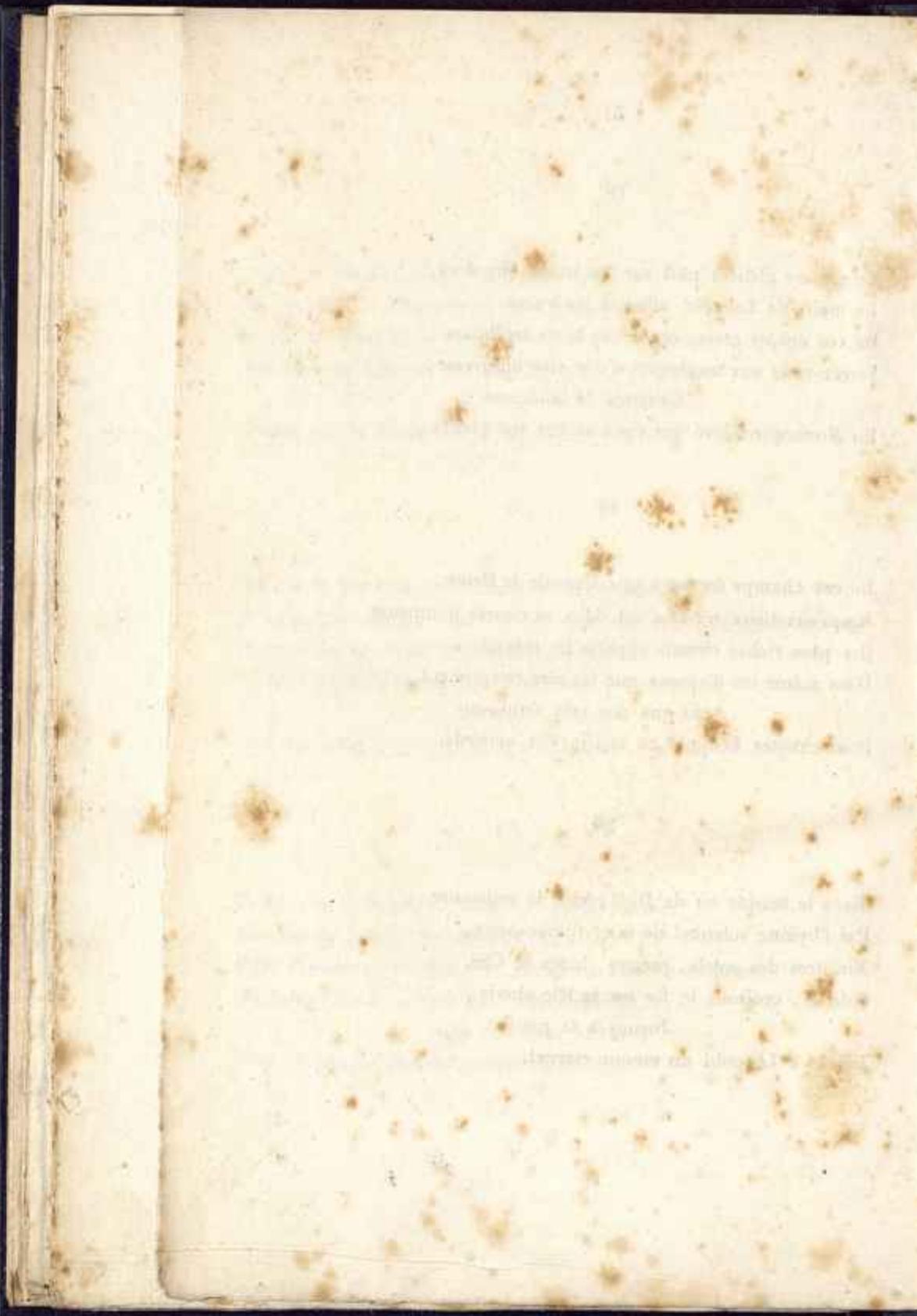
Belges , ne pleurez plus sur vos tristes disgrâces ,
La main de Léopold effacera les traces
De vos nobles revers et de vos longs malheurs .
Livrez-vous aux transports d'une vive allégresse ,
Célébrez la tendresse
Du Monarque adoré qui vient sécher vos pleurs .

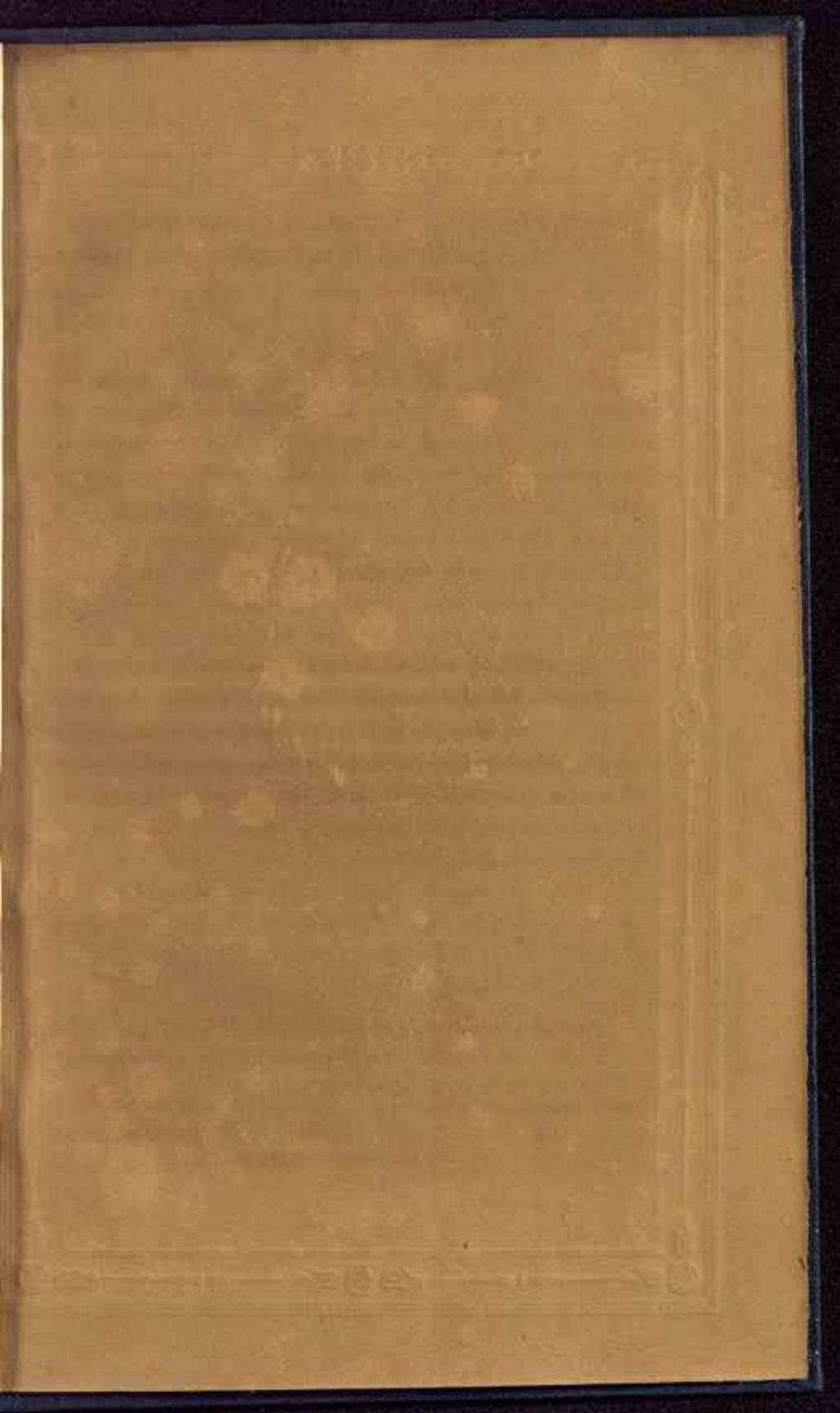
19.

De ces champs fortunés que féconde la Meuse ,
Jusqu'aux lieux où l'Escaut dans sa course pompeuse
Des plus riches climats apporte les trésors ,
D'un même cri d'amour que les airs retentissent
Et que nos voix s'unissent
Pour chanter Léopold en nos joyeux accords .

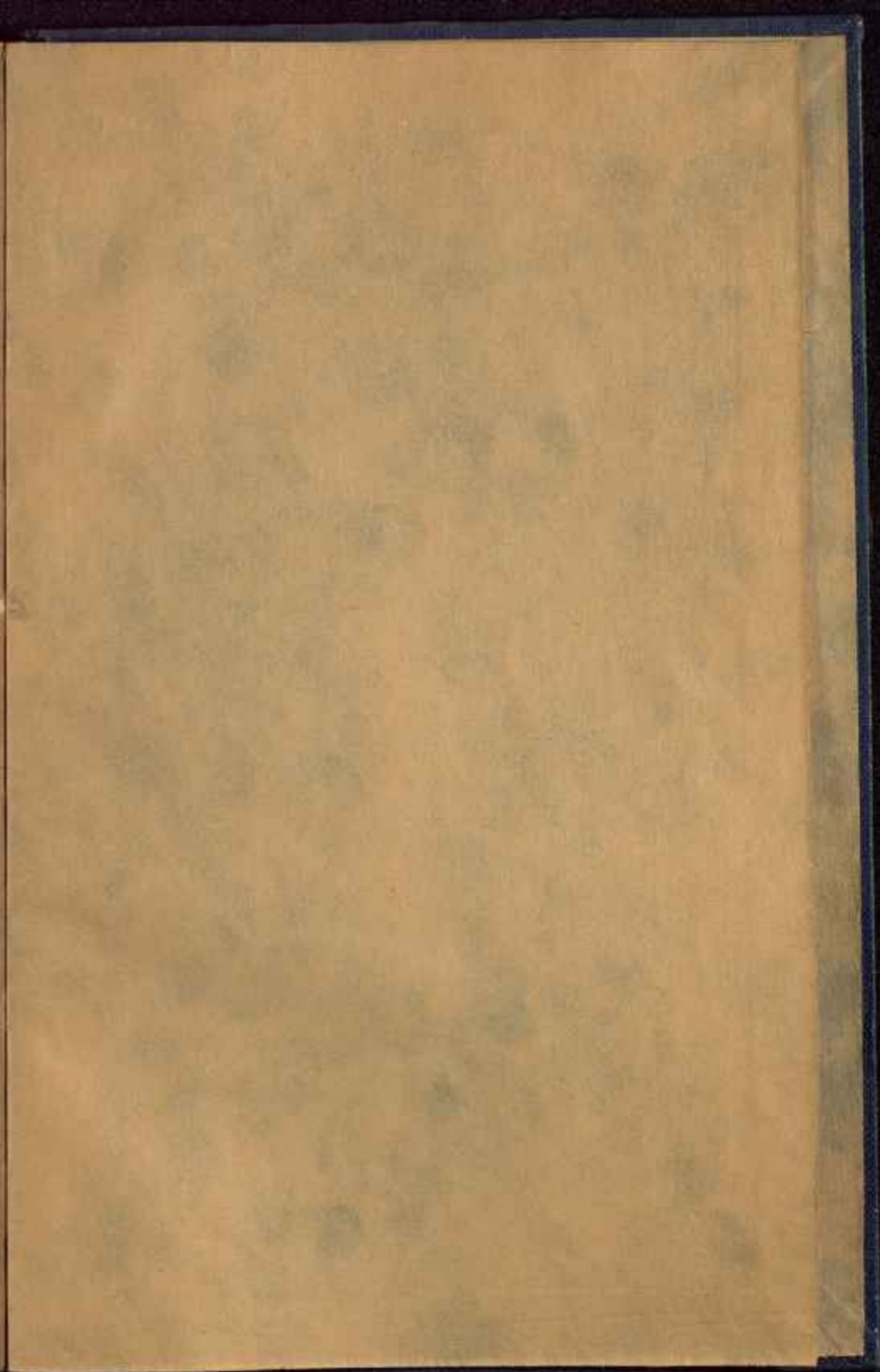
20.

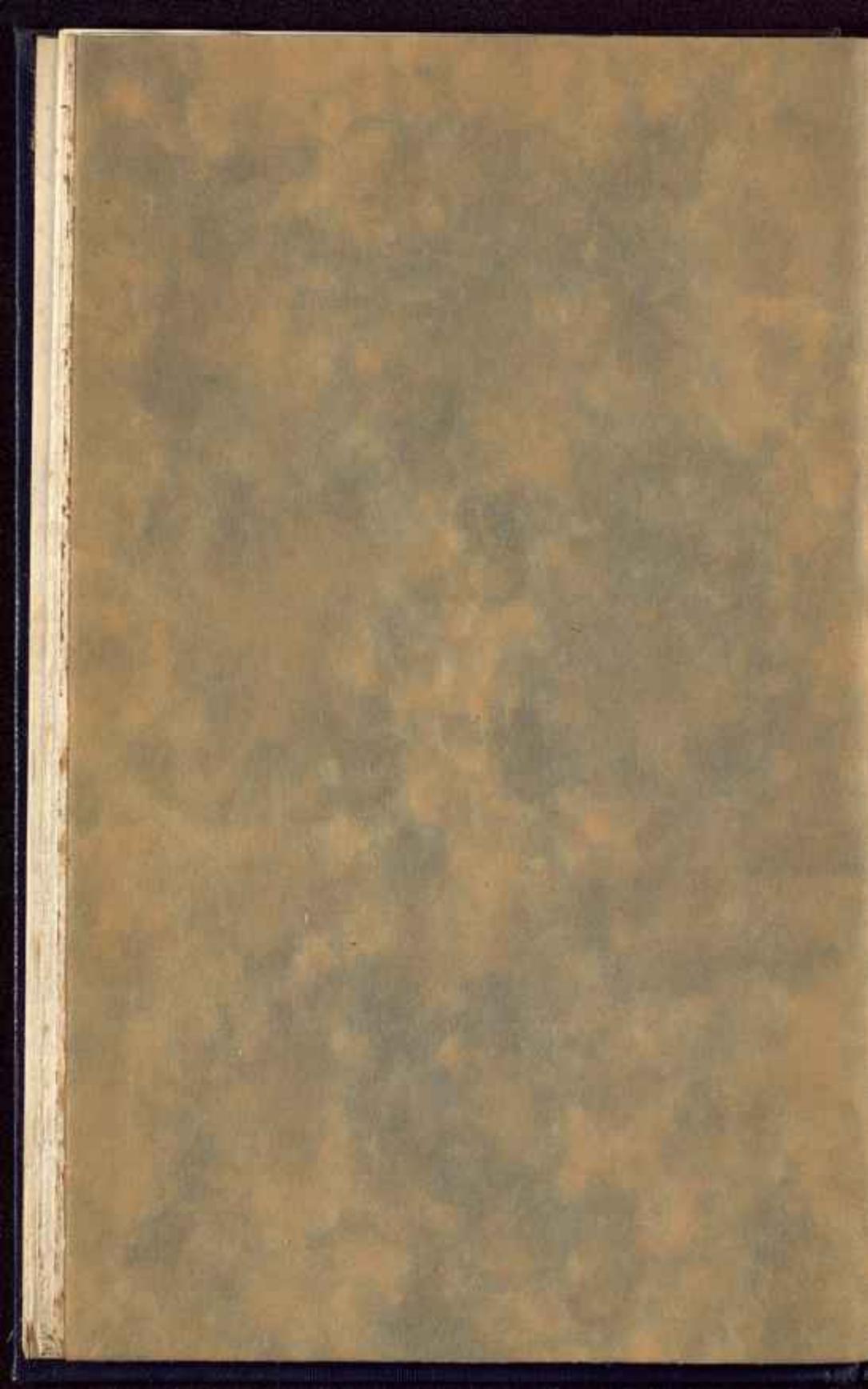
Dans le temple où de Dieu réside la puissance ,
Par l'hymne solennel de la reconnaissance ,
Ministres des autels , prêtres , louez le Ciel .
Soldats , croisons le fer sur sa tête chérie ,
Jurons à la patrie ,
Jurons à Léopold un amour éternel .











HP 083
BP 087

R^o 1930/01

